

L'éternel retour du sujet

Jean-Yves Robin *

*Université Catholique de l'Ouest
Laboratoire de Recherche en Education et Formation
3 place André Leroy BP 10808
49008 Angers Cedex 01
Tél : 0241816624
Courriel : jean-yves.robin@uco.fr*

RÉSUMÉ. De la sociologie du travail en passant par la psychosociologie ou l'anthropologie, force est de constater qu'il est bien difficile de faire l'économie du sujet. Ce dernier tel le Dieu Icare ne cesse de renaître de ses cendres. Le structuralisme et le post structuralisme avaient décrété sa mort, le voilà qui revient en force sur la scène des sciences sociales et humaines comme si nombre de chercheurs ne pouvaient plus désormais ignorer cette figure incontournable dans leurs travaux.

MOTS-CLÉS : activité, biographie, clinique, sujet.

1. Introduction

D'où vient ce déchaînement de passion qui embrase les corps et les âmes à la simple évocation de ces mots : le sujet ? Ce "concept" serait-il tabou ? Pourquoi faut-il donc que ceux qui s'en réclament se justifient sans cesse alors que les travaux se multiplient en sciences sociales et humaines montrant que la révocation du sujet est une erreur méthodologique voire une impasse épistémologique. Chasser le par la porte, il trouvera bien le moyen de se frayer un chemin en entrouvrant la fenêtre. Qui se souvient encore de l'expérience d'Elton Mayo ? Il fut l'un des plus fidèles zéloteurs de Taylor. Il voulait démontrer d'une façon expérimentale combien le modèle taylorien reposait sur des bases incontestables. Pétri de certitudes, il se lança dans une expérimentation qui allait provoquer une révolution paradigmatique dans le champ de la sociologie du travail. En effet, après avoir réuni quelques ouvrières de la Western Electric, il leur demanda de participer à une expérience dans des ateliers spécialement aménagés à cet effet. Elles allaient être soumises à différentes stimulations : diminution ou augmentation de la clarté et de la chaleur dans la salle où elles se trouvaient. On connaît la suite. Malgré ces variations, ces femmes ne cessèrent d'augmenter la cadence. Les conditions objectives de cette situation professionnelle ne fragilisaient pas leur enthousiasme ou leur détermination encore moins leur productivité. Que se passait-il donc ? Fallait-il regarder du côté du protocole expérimental ? Une variable indépendante aurait-elle été négligée permettant de comprendre ce type de résultats ? Cette expérimentation était-elle tout simplement perturbée par une variable intermédiaire, mais laquelle ? Était-il nécessaire de regarder du côté de ces femmes afin d'identifier leurs sentiments, leurs émotions, leur dynamique transférentielle pour comprendre cette réactivité qui déjouait tous les pronostics et toutes les hypothèses ? En écoutant ces ouvrières, l'équipe d'Elton Mayo allait faire une découverte essentielle. Ces femmes répondaient au don qui leur était fait. Pour la première fois dans leur entreprise, elles éprouaient la sensation d'être reconnues. Elles voulaient donc rendre au centuple ce qui leur avait été donné. Mais pour en arriver à ce constat, encore fallait-il passer par une production narrative, abandonner le raisonnement expérimental et le modèle taylorien, laisser place au sujet qui donnait sens à une situation qui demeurait énigmatique. Malgré cette révolution paradigmatique, une frange non négligeable de la communauté savante persiste et signe. Elle ne cesse d'émettre des doutes lorsque des travaux scientifiques privilégient la figure du sujet. Pourquoi cette obstination à vouloir la mort de ce dernier ? d'où vient ce désir mortifère ? est ce le fruit d'un habitus intellectuel franco-français qui s'est construit tout au long de ces 30 dernières années et qui ne cesse d'imposer sa loi ? Et même si ce paradigme, celui du structuralisme est encore prégnant, n'est-il pas progressivement abandonné au profit d'approches et de méthodes qui accordent une place de plus en plus importante à la subjectivité et à la singularité ? Ce sont ces questions qui seront abordées tout au long de cette communication. Celle-ci reposera sur des recherches en cours ou déjà réalisées portant pour l'essentiel sur la clinique de l'activité et l'étude des itinéraires professionnels suivis par des cadres, des dirigeants ou des universitaires.

2. L'empreinte du structuralisme et du post-structuralisme.

En France, l'empreinte du structuralisme et du post structuralisme exerce une influence décisive sur notre façon de penser et de voir le monde. Qui ne se souvient de cette sentence formulée par Michel Foucault (1966) dans les mots et les choses. "A tous ceux qui pensent – *écrivait-il* – tout en pensant que c'est l'homme qui pense, on ne peut opposer qu'un rire philosophique." Cette formule annonçant en quelque sorte la mort de l'homme allait connaître un grand succès. Bon nombre de sociologues français au cours des années 70 vont s'engouffrer dans cette brèche. Ils évoqueront dans leurs travaux "la non conscience de l'acteur", ils iront même jusqu'à penser que le drame pour un sociologue, "c'est d'avoir affaire à des objets qui parlent" (Bourdieu, Passeron, Chamboredon, 1973). Mais le Pierre Bourdieu de *l'illusion biographique* (1986) n'est pas le Pierre Bourdieu qui esquisse en 2001 une auto-socio-analyse¹ relatant des pans entiers de son histoire. Devant ce manuscrit, le chercheur en sciences de l'éducation, se trouve en présence d'une "biographie éducative" (Dominice, 1990), d'un matériel narratif qui permet de comprendre la passion d'un homme, le terrain sur lequel s'enracine ses thématiques de recherche, sa rage d'écrire. Ecouter plutôt ! Tout le monde sait que Pierre Bourdieu n'était pas titulaire d'un doctorat². Il fut pourtant Professeur au Collège de France et devint au fil du temps le sociologue français le plus traduit au monde. A sa mort, son œuvre d'une grande densité et d'une exceptionnelle qualité a été saluée par la quasi-totalité de la communauté scientifique³. Mais d'où lui venait cette énergie qui le conduisait à entreprendre de si nombreuses recherches et à rédiger de si volumineux ouvrages ? Sans vouloir privilégier les normes d'intériorité, je ne peux que rappeler ce qu'il écrit dans son livre : *esquisse pour une auto-analyse*. "Mon père *déclarait-il* n'était jamais aussi heureux, je crois, que lorsqu'il pouvait aider les plus démunis, avec qui il se sentait à l'aise et qui lui faisaient une confiance totale et il dépensait des trésors de gentillesse et de patience, que parfois plus âgé je lui reprochais un peu, à aider les plus pauvres à se dépêtrer dans les paperasses qu'ils lui confiaient [...] pensions de guerre ou d'invalidité, obligations, mandats etc., et je me rappelle avoir pleuré plusieurs fois en pensant que son nom malgré tant de mérites, ne serait pas dans le dictionnaire (Bourdieu, 2004, p 111)." Ce témoignage mérite pour le moins une analyse - si rudimentaire soit elle. Le lecteur saisit combien cette antériorité est agissante dans l'œuvre de Pierre Bourdieu. Il comprend mieux pourquoi ce chercheur a accordé tant d'importance aux rapports de domination. Le lecteur découvre également des mécanismes psychiques, sociaux et existentiels qui vont entretenir toute une dynamique intellectuelle. Décidément, l'épistémologue Karl Popper (1984, p 105) ne croyait pas si bien dire lorsqu'il écrivait : "aucun physicien

¹ Celle-ci sera d'abord éditée en Allemagne avant d'être publiée trois ans plus tard en France.

² Il aurait été cocasse de convoquer un jury VAE à la demande de Pierre Bourdieu afin que ce dernier obtienne deux diplômes : le doctorat et l'HDR en sociologie. Le monde académique aurait-il accepté une telle provocation ?

³ A l'exception de Jeanine Verdès-Leroux qui publia un ouvrage polémique quelques années avant le décès de Pierre Bourdieu. Jeanine Verdès-Leroux (1998), *Le savant et la politique : essai sur le terrorisme sociologique de Pierre Bourdieu*, Paris : Grasset.

ou physiologiste qui étudierait minutieusement le corps de Mozart, et tout particulièrement son cerveau ne serait capable de prédire sa symphonie en sol mineur d'une manière détaillée."

Après des années de silence, le sujet fait donc de nouveau parler de lui. Bien des membres de la communauté savante le croyait mort mais voilà qu'il fait le fou. Et même le regretté Pierre Bourdieu n'échappe pas à cette évolution. C'est Vincent de Gaulejac (1993, p 314) qui rapporte les mots prononcés par Pierre Bourdieu lors d'un colloque, en octobre 1991, consacré à la pauvreté. "La sociologie était un refuge contre le vécu *déclare t-il* [...] *il ajoute* : il m'a fallu beaucoup de temps pour comprendre que le refus de l'existential était un piège [...] que la sociologie s'était construite contre le singulier, le personnel."

3. L'épreuve ou les preuves des faits

En me fondant sur un corpus recueilli depuis une vingtaine d'années, je voudrais montrer combien la prise en compte du sujet procure aux chercheurs en sciences sociales des informations précieuses et d'une rare densité tout particulièrement lorsqu'il s'agit de comprendre ce qui anime l'individu en prise avec une tâche professionnelle ou confronté à l'épreuve de la maladie. Pour ce faire, je me référerai à un matériel narratif rassemblé à la suite de multiples entretiens biographiques réalisés auprès d'une cinquantaine d'adultes (cadres, dirigeants, chefs d'établissement, universitaires). Je m'appuierai également sur des recherches récentes et des œuvres littéraires pour légitimer l'option défendue tout au long de cette communication. Place sera donc donnée au terrain pour faire entendre la voix de celui qui au grand regret de certains n'a pas fini de faire parler de lui, à savoir le sujet.

J'ai réalisé avec ma collègue Brigitte Albero une recherche sur le parcours des universitaires qui ont engagé des innovations pédagogiques de grande envergure dans leur institution respective⁴. La question que nous nous posions était la suivante. Quels étaient les facteurs qui permettaient de comprendre que des hommes et des femmes investissent sans compter un domaine "peu glorieux"⁵ (la pédagogie) au

⁴ Cette investigation a été réalisée avec le concours de Brigitte Albero dans le cadre d'un groupe de recherche coordonné par cette dernière. Pour plus d'informations, consulter le site : <http://www.e-pathie.org/>

⁵ Force est de constater que les fonctions managériales, administratives ou pédagogiques ne sont guère valorisées par le milieu universitaire comme l'indique Pierre Bourdieu (1984, p 132) dans son livre *l'homo academicus* : « Le pouvoir temporel *écrit-il* dans un univers qui n'est ni en fait ni en droit voué à cet espèce de pouvoir, tend toujours à apparaître, peut être même aux yeux de ses possesseurs les plus assurés, comme une forme inférieure de pouvoir, comme un substitut ou un prix de consolation. On comprend aussi la profonde ambivalence des universitaires qui se dévouent à l'administration à l'égard de ceux qui se consacrent, et avec succès, à la recherche, surtout dans une tradition universitaire où le patriotisme d'université est faible et peu récompensé ».

risque de remettre en cause le développement de leur carrière professionnelle ou tout du moins de la ralentir sérieusement. C'est en écoutant longuement Armand que nous avons obtenu des réponses à ces questions. Ces propos illustraient combien Norbert Alter (2000) avait raison d'affirmer que « l'innovation n'a [...] rien d'une action rationnelle, économiquement fondée et pacifique, elle correspond au contraire à une trajectoire brisée, mouvementée, dans laquelle se rencontrent intérêts, croyances et comportements passionnels. » Un extrait de la biographie consacrée à l'itinéraire professionnel d'Armand permettra de s'en convaincre :

"Dès son entrée à l'université comme assistant, la pédagogie va représenter pour Armand une fonction essentielle. Il élaborera notamment des vidéos utilisables à des fins pédagogiques. A la faveur de ces outils, les étudiants pouvaient ainsi découvrir les précautions à prendre lors de différentes manipulations : dégazer une ampoule à décanter ou conduire une distillation par exemple. Pourtant, les difficultés, les réticences et les déconvenues furent nombreuses. Un collègue qui avait participé à la conception de ce document audio-visuel formula une demande tout à fait significative. Il ne souhaitait pas que son nom figure au générique de ce film car personne ne devait découvrir qu'il avait participé à ce type d'entreprise pédagogique considérant que c'était un élément qui pouvait nuire à sa carrière universitaire. Comme le dit Armand : "Nous sommes dans un système où les marges de manœuvre existent mais la lecture idéologique de la situation dans laquelle nous nous trouvons joue en faveur de l'inhibition de l'action. Ces personnes sacrifient leurs potentialités créatrices afin de répondre à des normes défendues par le CNU⁶."

Alors qu'est ce qui permet de comprendre pourquoi Armand n'a pas cédé à ce processus de normalisation ? Pourquoi ne pas avoir abandonné le terrain pédagogique ? Armand voit dans cette obstination le signe d'une fidélité familiale qui le lie à la figure de son arrière grand-père. Celui-ci fut au milieu du XIX^{ème} siècle, professeur des Universités. Ses travaux de recherche étaient consacrés pour l'essentiel à la géologie et à la pluviométrie, en France et dans divers pays étrangers. Mais cet homme était aussi un militant. Selon lui, le triomphe de la raison, de la science, des "Lumières" devait, à terme, permettre d'émanciper et d'affranchir une masse considérable d'individus qui restaient encore emprisonnés dans l'ignorance et la servitude. C'est pourquoi, il n'hésitait pas à s'engager dans des entreprises de vulgarisation afin que le grand public lui aussi prenne connaissance des récentes découvertes scientifiques. Ce pionnier de "l'éducation populaire" était aussi un pédagogue. Il voulait que les

⁶ La commission nationale des universités, constituée de membres nommés et de membres élus, est une instance de régulation, chargée de statuer sur la validité des travaux des universitaires à diverses occasions, notamment au moment des demandes de qualification dans une section en vue de présenter une candidature sur un poste.

enfants puissent développer, dès leur plus jeune âge, un esprit rationnel et rigoureux en découvrant les richesses de la science. Chaque vendredi, l'arrière grand-père d'Armand quittait l'enceinte protectrice de son institution, emportant avec lui des équipements scientifiques pour se rendre dans une école primaire afin de transmettre et propager les résultats des découvertes scientifiques."

Sans une identification de ce patrimoine familial, sans une écoute attentive des dires du narrateur qui au fil des mots dévoilent son "identité narrative" (Ricoeur, 1983, 1984, 1985), il aurait été difficile de comprendre pourquoi Armand allait être à l'origine de la création de l'un des tout premiers centres d'autoformation en sciences. Pourtant, les conflits furent nombreux, les combats multiples et bien des universitaires auraient fini par renoncer pour se consacrer à une tâche plus noble et nettement plus valorisée : la recherche. Ce ne fut pas le cas d'Armand qui nous donne à voir une archéologie familiale qui exerce tout son poids sur sa trajectoire professionnelle.

Je viens d'utiliser le mot trajectoire. Cette terminologie n'est pas neutre. Elle vient du vocabulaire balistique et laisse entendre que bien des parcours sont en quelque sorte prédéfinis, prédéterminés. Par un certain côté des choses, cette assertion est justifiée. Le sujet est situé socialement. Il peut certes s'affranchir, il n'en demeure pas moins assujéti à une histoire. Tout son dynamisme se déploie sur fond de passivité. L'individu reste à jamais ce sujet barré selon l'hypothèse lacanienne et par un certain côté des choses, il est en certaines circonstances, mal barré. C'est ce que laisse entendre le témoignage de Bertrand. Là encore, le poids de l'histoire pèse lourdement sur l'itinéraire professionnel de ce cadre autodidacte.

"Toutes les étapes de sa vie professionnelle se terminent par un départ précipité. Il est soit licencié ou on le remercie discrètement pour ses bons et loyaux services tout en lui demandant de ne pas faire de vagues. Malgré tout, tel Sisyphée poussant obstinément son rocher, il n'a jamais abandonné. Cette persévérance, il la doit sans doute à sa famille, tout particulièrement à sa mère, elle qui lui disait qu'il était « fait pour être fusillé en gants blancs ». Or cette phrase semble traverser l'ensemble du récit de Bertrand. A de multiples reprises, il devient l'homme-cible. Se manifestent sans doute ici les symptômes d'une « fidélité familiale invisible ». Par loyauté envers un message maternel fondateur, Bertrand n'a esquivé aucun coup ni aucune polémique. Cette témérité lui a coûté cher, elle ne l'a cependant jamais anéanti, car il a su systématiquement se relever (Robin, 2001)."

Mais me dira-t-on, ces témoignages sont le fruit de sujets qui par un effort de mémoire ne font que reconstruire une réalité. Par conséquent, ce qu'ils donnent à voir ce n'est en aucun cas l'histoire. Certes, mais cette objection est-elle suffisante

pour invalider une parole singulière et se détourner du même coup de la figure persistante d'un sujet qui tel le Dieu Icare renaît toujours de ses cendres ?

Pour s'en convaincre une fois encore, abandonnons un bref instant le matériel biographique pour mieux le retrouver dans les paragraphes suivants. Des travaux récents, ceux d'Yves Clot⁷ et de Frederik Mispelblom Beyer (2006) montrent combien cette parole est d'un précieux recours pour saisir les enjeux inhérents à tel ou tel exercice professionnel. C'est Yves Clot qui rappelle que le réel de l'activité ne rend pas compte de l'activité réelle du sujet. Ce qui est visible ou lisible peut même aveugler. Par exemple, il ne suffit pas d'enregistrer à l'aide de caméras l'activité de conducteurs de train de banlieue lorsqu'ils sont dans leur cabine pour comprendre ce qui se passe. Encore faut-il appréhender les raisons pour lesquelles ces agents de la SNCF réagissent de telle ou telle manière ? Objectivement, les chercheurs peuvent constater sur la base d'enregistrements vidéos que ces professionnels jouent avec les consignes de sécurité. Ils freinent au dernier moment, ralentissent à la dernière minute. A la faveur de ces observations, les experts développent alors bien des interprétations. Mais qu'en disent les sujets concernés lors d'entretiens d'auto-confrontation⁸ ? En fait, ils se comportent ainsi pour se maintenir en éveil, pour être toujours prêts à réagir au moment opportun. Cette conduite loin d'être dangereuse est une garantie de sécurité pour les passagers. Mais pour en arriver à une telle conclusion, la clinique de l'activité ne peut se contenter de ce qui est repérable ou objectivable. Elle se doit de passer par une production narrative. Or ce détour est non seulement primordial mais il est incontournable pour qui veut conduire un travail d'interprétation. Se contenter de la matérialité des choses et des faits relève de l'impasse. L'important, c'est donc bien de comprendre la représentation que s'en fait l'individu concerné par cette activité.

Après la SNCF, passons à la RATP. Dans cette entreprise de transport, les tâches sont prédéfinies et codifiées. Il ne reste au sujet qu'une seule chose à faire : les respecter à la lettre. Mais chacun sait que les tâches prescrites ne se confondent pas avec les tâches décrites. Le conducteur d'une rame de métro dispose de consignes très précises en cas d'incidents. Il lui revient de les appliquer lorsque le convoi reste bloqué dans un tunnel pendant de longues minutes par exemple. Mais rien ne se passe comme prévu lors de ce genre d'incidents. Frederik Mispelblom (2006, p 158) décrit deux types de réactions. Le conducteur de la rame adopte tout d'abord des formules laconiques : "patiencez s'il vous plait ou je ne sais pas ce qui se passe mais

⁷ Yves Clot (2001, p 39), "Psychopathologie du travail et clinique de l'activité" in : Clinique de l'activité et pouvoir d'agir – *Éducation Permanente* – n° 4 – pp 35-49.

⁸ C'est à ce stade que le sujet visualise l'enregistrement qui a été fait de son activité. Devant cette image, il fournit quelques commentaires qui rendent possibles ce travail interprétatif. L'un d'entre eux déclare : "L'esprit s'en va. Pour rester là, je cherche à freiner au dernier moment en prenant mes repères au maxi. De cette manière, je peux rester dans le train. Je me fais peur pour me maintenir au travail." Yves Clot (id, p 39).

je vous tiens au courant dès que je le sais." Et pourtant, "la RATP a aussi ses héros méconnus tel ce conducteur qui pendant les 45 minutes où sa rame de métro était bloquée dans un tunnel sans lumière alors qu'il n'avait plus de contact avec son poste de commandement n'a cessé de raconter des recettes de cuisine [...] il a été porté en triomphe une fois les voyageurs arrivés à quai." Eh oui on pourrait travailler autrement ! y compris à l'université !

Enfin, s'il est un domaine où le sujet occupe une place prépondérante, c'est bien celui de la maladie. Frédéric Dubas (2004) rappelle combien "la clinique du signe" ne suffit pas pour comprendre que certaines pathologies résistent à tel ou tel traitement. Il est alors nécessaire de recourir à "la clinique du signifiant" pour appréhender des enjeux qui échappent à toute forme d'observation. C'est François Laplantine (1986, p 151-153) qui décrit combien Marcel Proust - grand asthmatique de son état - avait en quelque sorte signé un pacte avec ses symptômes. La maladie était devenue sa fidèle compagne dont il ne se séparait plus, il allait même jusqu'à écrire que grâce à elle, il avait pu se consacrer à son œuvre majeure : *la recherche du temps perdu*. "La maladie en me faisant mourir au monde m'avait rendu service écrit-il". Il ajoutait : "l'asthme, l'insomnie et l'hypocondrie sont les composantes essentielles du génie créateur [...] la souffrance élève l'homme et les vrais artistes sont ceux qui ont connu la maladie".

En guise de conclusion

Il serait possible de multiplier les exemples pour montrer combien le recours aux dires, à la singularité et à la subjectivité sont de précieuses ressources pour saisir de l'intérieur la dynamique d'un sujet en prise avec les multiples défis de son existence. La manière dont il se raconte, la façon dont il se met en scène révèle une fabrique dont les caractéristiques sont fort intéressantes à décoder pour qui veut comprendre par exemple les effets formateurs du récit lorsque le narrateur est associé étroitement à la production de ce matériel biographique. A la lumière de l'expérience réalisée auprès d'une cinquantaine d'adultes, j'ai pu repérer trois effets lorsque le narrateur découvre la configuration de son itinéraire sous la forme d'un écrit rédigé par le chercheur (Robin, 2006).

Tout d'abord le narrateur éprouve le sentiment d'occuper une place centrale dans ce récit. Cette *egocentration* laisse place aussi à un autre sentiment : *la benefficiency* (Greenwald, 1992). Tout compte fait, au regard de cette expérience telle qu'elle est racontée, le narrateur estime qu'il s'en est bien sorti et que l'issue fut positive. De plus, un tel écrit lui donne l'impression de donner cohérence à son parcours. Cette *"synthèse de l'hétérogène"* permet de comprendre qu'il est essentiel de distinguer "l'identité immédiate" de "l'identité biographique" (Kaufman, 2004 ; Dubar, 2000). La première reste chaotique, fragmentée. La seconde présente un certain degré de

cohérence. Cette dernière ne se confond pas avec l'histoire. Elle révèle la nécessité pour le sujet de se raconter pour asseoir son identité, œuvre toujours inachevée d'une analyse terminée et interminable. Décidément le sujet n'en finira jamais de se dire et c'est une illusion de croire qu'il pourrait un jour ou l'autre être assigné à résidence dans les catégories préfabriquées du sens. Le sujet reste pour le chercheur une énigme - cet obscur objet du désir qui n'en finit pas de se dérober dévoilant ainsi son irréductible liberté.

Références bibliographiques

- Alter N (2000), *L'innovation ordinaire*, Paris : PUF.
- Bourdieu P, Passeron J-C, Chamboredon J-C (1973), *Le métier de sociologue*, Paris : Mouton. Bourdieu P (2004), *Esquisse pour une auto-analyse*, Paris : Raisons d'agir.
- Dominice P. (1990), *L'histoire de vie comme processus de formation*, Paris : L'Harmattan. Dubar C (2000), *La crise des identités. L'interprétation d'une mutation*, Paris : PUF.
- Foucault M. (1966), *Les mots et les choses*, Paris : Gallimard. Dubas F. (2004). *La médecine et la question du sujet. Enjeux éthiques et économiques*. Paris : Les Belles Lettres.
- Greenwald Anthony G. (1992), *L'ego totalitaire ou comment chacun fabrique et revise sa propre histoire*, in : *Textes de base en psychologie, le soi – Delachaux et Niestlé*, pp 37-76.
- Kaufmann J-C (2004), *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*, Paris : Armand Collin.
- Laplantine F. (1986), *Anthropologie de la maladie*, Paris : Payot.
- Popper K, *L'univers irrésolu*, Paris, Hermann, 1984.
- Mispelblom Beyer F. (2006), *Encadrer, un métier impossible ?* Paris : Armand Colin.
- Ricoeur P (1983), *Temps et récit*, Tome 1, Paris : Seuil.
- Ricoeur P (1984), *Temps et récit. La configuration dans le récit de fiction*, Tome 2, Paris : Seuil.
- Ricoeur P (1985), *Temps et récit. Le temps raconté*, Tome 3, Paris : Seuil.
- Robin J-Y (2001), *Biographie professionnelle et formation. Quand des responsables se racontent*. Paris : L'Harmattan.
- Robin J-Y (2006), *Un tournant épistémologique. Des récits de vie aux entretiens carriérogiques*, Paris : L'Harmattan.